

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 14.

Prix du numéro : 7 centins — Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 6 AVRIL 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les États-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

GRAND PROJET ET CRAINTES PUÉRILES

On s'étonne souvent outre mesure de l'accueil peu encourageant que reçut d'abord de ses contemporains le grand Galilée lorsqu'il leur révélait que la terre, loin d'être immobile comme on le croyait alors, tournait autour du soleil. Et il est d'usage de partir de là pour accuser l'Eglise d'ignorance et d'hostilité à tous les progrès de l'esprit humain. Cette injustice nous a toujours révolté, et il nous semble que ceux qui s'en rendent coupables ne regardent guère ce qui se passe de nos jours. Les sciences ont fait des progrès immenses ; leurs conquêtes sur la nature ne se comptent plus. L'éducation a pénétré les peuples, et l'on est habitué aux grandes découvertes. Malgré cette diffusion des lumières, se produit-il de nos jours un seul projet sans qu'il lui vienne de toutes parts les attaques les plus injustes et une hostilité telle que, si les hommes qui veulent en doter le monde n'étaient pas aguillonés par l'amour de la gloire ou du gain, ils succomberaient à la lutte.

Ces détracteurs du génie trouvent toujours des auditeurs dans la foule, et ce n'est que le jour où l'invention nouvelle entre triomphalement dans le domaine de la réalité qu'ils rentrent sous terre. C'est alors que l'on s'étonne qu'elle n'ait pas été tout d'abord acceptée avec empressement. On croirait à peine aujourd'hui que, pendant de longues années, on n'osait entreprendre de traverser l'Atlantique avec un steamer, parce que les savants prétendaient qu'il serait impossible de trouver assez d'espace sur un navire pour y placer le combustible nécessaire à l'alimentation des feux de la machine pendant un voyage de quinze jours !

Le monde savant est aujourd'hui saisi, en France et en Angleterre, d'un projet gigantesque qui intéresse une partie de l'Europe : le percement d'un tunnel sous la Manche entre la France et l'Angleterre. On sait que la traversée entre ces deux pays est aussi courte que difficile et que les voyageurs n'oublient guère les deux heures qu'elle dure. Le tunnel supprimerait cet ennui et multiplierait le mouvement de Paris à Londres. Ces deux villes, les plus grandes, les plus riches cités du monde ne seraient plus séparées que par quelques heures et n'en feraient plus qu'une pour ainsi dire. La réalisation de ce projet gigantesque, à l'étude depuis plusieurs années, serait le couronnement de l'œuvre scientifique du XIX^e siècle. Mais se réalisera-t-il ? Voilà la question. On ne voit plus guère d'objection à son exécution. Plusieurs compagnies se disputent l'honneur de mener l'entreprise à bonne fin. On croit pouvoir percer les 21 milles qui séparent les deux rives, de Douvres à Sainte-

Marguerite, en cinq ans. Le tunnel traverserait une couche de grès imperméable à trente mètres au-dessous du niveau de la mer.

Mais voilà qu'au moment où l'on va se mettre à l'œuvre surgit une opposition inattendue. Des alarmistes ont aperçu dans ce tunnel la ruine de la Grande-Bretagne. C'est par ce souterrain que s'avancera peut-être un jour une armée d'invasion pour ravager l'Angleterre. Vienne un nouveau Guillaume le conquérant, ou un nouveau Bonaparte, et c'en est fait de l'Angleterre.

L'homme qui a soulevé cette objection n'est pas le premier venu. On le regarde comme un des premiers généraux de l'empire. Nous avons eu l'avantage de voir parmi nous ce grand capitaine, et aussi l'honneur d'en être fort maltraités nous, Canadiens-Français. On se rappelle encore bien ici le général Wolseley, envoyé au Nord-Ouest en 1870, à la tête de trois bataillons, à la suite des troubles du Nord-Ouest. On n'a pas perdu le souvenir de cette glorieuse expédition où le vainqueur, après s'être assuré que ceux qui auraient pu lui opposer de la résistance se retireraient sans coup férir, emboucha ensuite la trompette du conquérant. C'est ce même général Wolseley qui, depuis, s'est distingué en Abyssinie, qui a signalé à ses concitoyens ce danger imminent pour l'Angleterre. Il a trouvé un compagnon aussi perspicace que lui dans la personne de l'amiral Dunsany. Et tous deux sont partis en guerre contre ce projet du tunnel.

Mais, nous dira-t-on, ces deux autorités militaires ne prétendent pas qu'advenant une guerre entre la France et l'Angleterre, le tunnel pourrait servir tout d'abord à une armée d'invasion ? Il serait absurde de supposer qu'il se trouve sous le ciel des hommes assez audacieux pour se risquer dans un souterrain qui les ensevelirait aussi sûrement que les flots de la mer Rouge ont englouti les Egyptiens de Pharaon ? Sans doute le général Wolseley ne va pas jusqu'à prétendre que le tunnel amènerait en Angleterre les premiers envahisseurs. Non ; cela serait trop absurde. Mais qu'une flotte de steamers jette cinquante mille Français en Angleterre, dit-il, et que ceux-ci s'emparent de l'extrémité anglaise du tunnel, et les îles britanniques sont presque conquises. Une fois maîtres de ce débouché important toute l'armée française pourrait passer en Angleterre sans que la marine anglaise put faire quoique ce soit pour protéger le pays.

De prime abord, l'objection au percement du tunnel posée de cette façon, pourrait paraître assez plausible ; mais lorsque l'on s'y arrête un peu elle ne tient guère. Il est entendu que le tunnel du côté anglais devra déboucher au milieu de Douvres, une place forte, qui verrait ses fortifications s'augmenter si ce grand projet s'exécutait. A une petite distance de Douvres se trouve un camp retranché, ce qui rend encore moins probable le coup de main que suppose le général Wolseley. Compte-t-il aussi pour rien toutes les inventions modernes ? La science de nos jours n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour rendre le passage du tunnel impossible ? A quoi serviraient alors les mines, la dynamite, les torpilles, et l'électricité qui peut donner la vie à tout cela, même à une grande distance !

Mais il y a plus que tout cela. Le tunnel coûtera des millions et des millions et quels gouvernements, quels particuliers les risqueront dans une telle entreprise sans une certitude parfaite qu'en cas de guerre ce passage sera neutralisé, ne servira jamais à des fins militaires ?

Si l'Angleterre est destinée à voir encore sur ses côtes les feux des envahisseurs, ce sera la mer qui les lui amènera. En 1802, Bonaparte avait réuni à Boulogne une immense armée que la flotte française devait transporter en Angleterre. Mais la marine anglaise veillait, et la rage dans l'âme, Napoléon dut renoncer à porter la guerre au cœur de son implacable ennemie. On rapporte qu'en partant pour l'île de Ste-Hélène, il aperçut un navire dominé par un panache de fumée. S'étant informé de ce que c'était, on lui dit qu'il avait devant les yeux un navire à vapeur, le navire que Fulton lui avait offert autrefois. Le grand vaincu poussa un soupir de désespoir, et dit que s'il avait encouragé cette admirable invention c'en était fait de la puissance de l'Angleterre. Tout le danger d'une invasion en effet pour la Grande-Bretagne, est dans la navigation à

vapeur. Que la marine française, qui est aujourd'hui bien redoutable, soit un jour en état de tenir tête à la marine britannique, et une flotte de débarquement pourra facilement en quelques heures transporter une armée d'invasion en Angleterre.

A.-D. DECELLES.

LA RÉVOLUTION

EN ITALIE ET LES ÉTRANGERS

La Civiltà Cattolica a commencé l'année dernière et poursuit cette année une étude des plus intéressantes sur la décadence de la pensée en Italie. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour les lecteurs de *L'Opinion Publique* de suivre, au moins d'un regard rapide, ce mouvement d'un peuple vers le positivisme en philosophie et vers le réalisme en littérature. Ils y gagneront de connaître mieux cette révolution qui menace aujourd'hui le monde entier, et d'apprendre, par le malheur des autres, à se prémunir eux-mêmes contre ses menées d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus déguisées.

Pour qui a étudié Dante, le Tasse, l'Arioste, ou encore Michel-Ange, Raphaël, Fra Angelico, il est un sentiment pénible qu'il ne peut manquer d'éprouver en lisant les livres ou en contemplant les tableaux faits de nos jours en Italie. La poésie et les arts y ont perdu leurs formes et leur chaleur nationales pour prendre une forme et une chaleur étrangères. Ainsi en est-il aussi de la philosophie, et l'Italie qui, dans un autre âge, imposait aux Français, aux Allemands et aux Espagnols ses claires et profondes pensées, tout aussi bien que son goût délicat et pur, en est réduite aujourd'hui à se glorifier d'emprunter aux peuples d'au delà des Alpes leurs élucubrations légères ou ténébreuses, et à mendier près d'eux le rayon de soleil dont elle veut éclairer ses peintures. Etrange contradiction ! quand elle était foulée aux pieds par l'étranger qui se battait pour elle, l'Italie, comme autrefois la Grèce, régnait sur la moitié de l'Europe, et aujourd'hui, elle se prétend libre et elle git enchaînée dans le plus honteux esclavage, l'esclavage intellectuel, aux pieds de ses voisins du Nord.

Et quelle peut-être la cause de cette révolution désastreuse ? Pour nous, ce n'est l'effet ni du temps, ni de la politique, mais bien celui des sectes antichrétiennes. La main cachée qui sapa le trône et l'autel est la même qui prépara, dans l'autre ténébreux des loges, une philosophie et une littérature dont l'objet a été, selon l'expression de Gioberti, de dénaturer le caractère des Italiens et de produire la décadence morale de la nation.

Les agents de cette conspiration furent d'abord des étrangers. Un poète vint de la Grande Bretagne pleurer sur *la poussière sublime* de l'Italie, disait-il, mais, en réalité, exagérer ses misères, corrompre sa jeunesse et surtout semer sur son sol encore vierge les idées nouvelles, filles de la révolution française. Georges Byron, si justement nommé tant pour ses qualités que pour ses vices, l'Alcibiade britannique, se montra, jeune encore, le disciple enthousiaste de Mirabeau et de Robespierre. La révolution française n'était-elle pas la glorification de l'individu et le triomphe du mal ? Peu après, il devint le poète licencieux et l'aristocrate stoïque et libérin que l'Europe connaît. Un jour, la Suisse vomit sur l'Italie ce sectaire gorgé de vices, et tour à tour Venise, Ravenne, Pise et Gênes eurent à pleurer ses victimes. Quand il passa en Grèce, il laissa dans son Don Juan un ouvrage tout saturé de son scepticisme et de sa dépravation. Depuis lors, combien de Don Juan l'Italie n'a-t-elle pas vus sous le nom de libéraux !

Don Juan eut pour auxiliaire dans cette œuvre de corruption morale et intellectuelle, *Corinne*, qui l'avait précédé un peu. *Corinne*, chacun le sait, est le titre d'un roman écrit par la baronne de Staël, l'aimable vandière de l'armée libérale. Quand elle daigna franchir les Alpes et venir fouler de ses pieds le sol de la pauvre Italie, l'Italie alla en foule acclamer sur son passage la fille du grand Necker, la persécutée de Bonaparte. Quels éloges enthousiastes ne jetèrent pas à ses pieds tous les chevaliers errants de la littérature ! Elle, mobile, loquace, batailleuse, instruite, leur imposa en retour ses jugements comme autant d'oracles, et quand